



Humanitaire

Enjeux, pratiques, débats

40 | 2015

Épidémies : ce qu'Ebola nous dit

Lanceur d'alerte

Philippe Ryfman



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/3150>

ISSN : 2105-2522

Éditeur

Médecins du Monde

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2015

Pagination : 98-101

ISSN : 1624-4184

Référence électronique

Philippe Ryfman, « Lanceur d'alerte », *Humanitaire* [En ligne], 40 | 2015, mis en ligne le 15 avril 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/3150>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

Lanceur d'alerte

Philippe Ryfman

RÉFÉRENCE

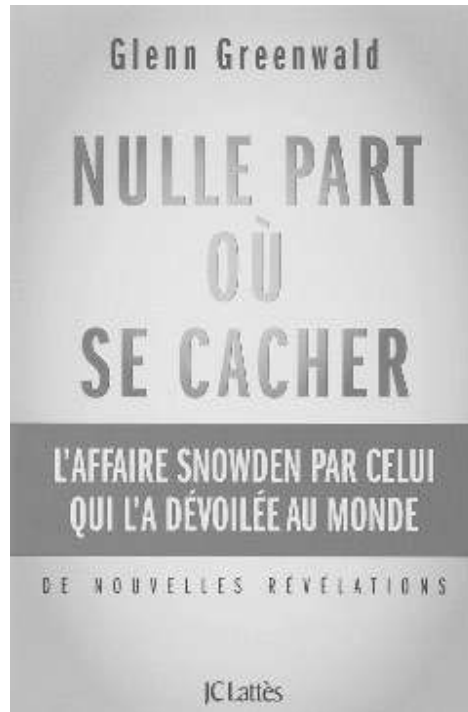
Glenn Greenwald, *Nulle Part où se cacher*, Paris, Editions JC Lattès, 2014

1 Glenn Greenwald est cet ancien avocat devenu journaliste d'investigation qui a acquis une notoriété planétaire en faisant connaître au monde les révélations d'Edward Snowden, ce « lanceur d'alerte » contractant de la NSA (National Security Agency). Le sigle de cette – autrefois si discrète agence de renseignement américaine – est aujourd'hui connu sur toute la surface du globe. De cette histoire totalement hors normes, il a tiré un ouvrage aussi impressionnant qu'irritant par ses défauts de construction et ses omissions – probablement – calculées.

2 L'auteur écrit dans un style assez agréable, mais sa tendance marquée à l'accumulation de faits et d'informations procure souvent une sensation de fourre-tout et ne facilite pas toujours sa lecture. Il s'agit, avant tout, d'un travail d'un journaliste qui répète

haut et fort son attachement à cette profession et la conception particulièrement radicale qu'il s'en fait. Notamment dans le refus de toute proximité avec le pouvoir d'État et les institutions en relevant, en tout cas dans les pays anglo-saxons. Sont essentiellement visés la Grande-Bretagne et surtout les États-Unis, cibles favorites et quasi-obsessionnelles de Greenwald.

3 Il intéressera le lecteur issu du milieu non-gouvernemental à plusieurs titres. D'abord – et Greenwald ne s'en cache point – parce que c'est un plaidoyer, un livre engagé et de militant. Le titre lui-même est évocateur puisqu'il fait référence à la phrase d'un sénateur membre du Congrès des États-Unis, Frank Church. Dès 1975¹, alors qu'il présidait la Commission sénatoriale d'examen des opérations gouvernementales relatives aux activités de renseignement, celui-ci dénonçait déjà le développement par le pouvoir exécutif de capacités technologiques visant à « surveiller les messages qui transitent dans l'éther ». Il y exprimait ses craintes d'une disparition de ce fait de la vie privée, ajoutant qu'alors « il n'y aurait plus nulle part où se cacher »... Placée en exergue de l'ouvrage, cette vision prémonitoire est développée dans la quatrième partie (p. 282-283). Ensuite, parce que les humanitaires sont dans l'exercice même de leurs tâches sensibilisés à la question de la protection des données dont disposent les agences d'aide – non-gouvernementales ou publiques – et qui sont en effet hautement sensibles. Dès lors, leur préservation est une préoccupation de plus en plus essentielle puisque leur révélation – particulièrement dans les contextes de conflits armés – est susceptible de permettre à un ou plusieurs belligérants de disposer d'éléments mettant en danger la sécurité, la dignité, la liberté, voire la vie de populations civiles. Ces dernières constituant de plus en plus pour les porteurs d'armes un objectif stratégique majeur, l'accès aux *datas* par des tiers constitue aussi un risque considérable pour la poursuite des missions et la sécurité des personnels. Enfin, les « lanceurs d'alertes » trouvent fréquemment au sein de certaines ONG – avant même un débouché médiatique, et encore plus lorsqu'il leur est refusé – un relais, une protection, un appui à la diffusion de leurs messages.



- 4 Pour autant, l'ordonnancement du livre est discutable. Certes il a été visiblement écrit dans la fièvre des révélations – et on la comprend compte tenu de l'énormité des atteintes portées aux libertés fondamentales de centaines de millions de citoyens d'une multiplicité de pays – et le caractère passionné et engagé de l'auteur se retrouve dans maints passages. Pour autant, Greenwald aurait sûrement été plus inspiré en procédant autrement. Par exemple, en divisant au minimum en deux tomes successifs, au sein desquels le lecteur – au gré de ses centres d'intérêt – aurait pu piocher. Or manifestement il veut tout dire et trop en dire, ce qui aboutit à un résultat assez touffu. La cohérence et la hiérarchisation ne sont pas forcément sa marque première. D'où un effet de trop plein, risquant d'occulter la thèse centrale. Quoi qu'il en soit, les deux premiers chapitres (avec le prologue) explicitent dans quelles conditions Snowden (alors contractant de la NSA²) a cherché à le contacter, comment le même Greenwald ignore ses premiers signaux et de quelle manière – grâce à l'entremise d'une de ses amis (elle-même approchée séparément par Snowden), la documentariste Laura Poitras – il a fini par s'intéresser à son cas. Ensuite, l'auteur raconte par le menu les dix jours passés à Hong Kong au long desquels, après avoir rencontré le lanceur d'alerte qu'il n'avait encore jamais vu, il est resté quasiment enfermé dans la chambre d'hôtel de ce dernier (avec la cinéaste) pour recueillir ses premières révélations. Dans le même temps, non sans difficultés, il commençait à diffuser celles-ci dans le monde entier à travers des articles publiés par le journal britannique *The Guardian*.
- 5 C'est en quelque sorte la partie « roman policier et d'espionnage » du livre. Au-delà de l'anecdotique, son intérêt incontestable réside d'abord dans la description précise des précautions de sécurité et des techniques de cryptage utilisées aussi bien par le lanceur d'alerte que par le journaliste et la documentariste. Ensuite – et surtout – à travers le portrait psychologique qu'il esquisse du « héros » que lui paraît être son interlocuteur³. Il retrace son parcours et analyse les desseins d'un homme qui – dans une déclaration préalablement préparée à l'intention de la presse – affirme : « Ma seule et unique motivation est d'informer le public de ce qui se fait en son nom, et contre lui. Le gouvernement américain dans le cadre d'une conspiration avec des États qui lui sont inféodés [...] a imposé au monde un système de secret, une surveillance omniprésente contre laquelle il n'y a aucun refuge » (p. 43). Pourtant l'écriture à la première personne du singulier pratiquée par Greenwald aboutit à le mettre constamment en avant et à maximiser le rôle qui fût le sien, sans vouloir mésestimer en rien celui-ci. Au détriment de Poitras⁴, surtout, voire de Snowden lui-même. Bien qu'il prétende s'effacer derrière lui. Ce qui ne semble pas vraiment le cas à la lecture...
- 6 Le troisième chapitre intitulé « Tout collecter » présente sur une centaine de pages – reproductions de captures d'écran à la clé – une série hallucinante de procédures et d'outils utilisés par la NSA pour collecter le maximum d'informations, notamment les fameuses méta-données. Elle passionnera surtout les techniciens et spécialistes en sécurité informatique et mesures de protection. Cependant, elle constitue un autre défaut majeur de construction du livre. Il aurait été probablement préférable pour l'auteur de rédiger ici une synthèse globale, plutôt que de s'en tenir essentiellement à ce descriptif. Quitte à renvoyer à des compléments – par exemple sur un site dédié – pour les explications techniques souvent fastidieuses. Ou alors en les faisant figurer dans des annexes, jointes ou séparées.
- 7 Les deux derniers chapitres auraient pu eux aussi constituer un ouvrage en soi. Intitulés successivement « En quoi un État de Surveillance est-il nocif ? » et « Le Quatrième

Pouvoir », ils recèlent une analyse fouillée et argumentée des risques majeurs que font peser sur la vie privée et les libertés individuelles, les techniques d'investigations de la NSA, ou d'agences voisines, telles que le GCHQ britannique. L'expression « État de Surveillance », conceptualisée par Greenwald, paraît bien choisie. Les développements qu'il consacre aux risques que cette surveillance généralisée fait courir aux libertés individuelles sont convaincants. De même que l'approche par la philosophie politique (de façon très américaine) à laquelle il recourt en vue de questionner la légitimité et l'absolue nécessité d'une préservation de l'espace de vie privée, avec les inévitables références qu'il convoque à 1984 d'Orwell, à Bentham ou à Foucault (p. 244-246). Enfin, l'auteur se plaît à souligner l'inefficacité d'un système de contrôle devenu paranoïaque, hyper-coûteux et – paradoxe suprême – incapable de démontrer avoir empêché jamais le moindre attentat (p. 284-291)...

- 8 Le cinquième et dernier chapitre est consacré à un long plaidoyer sur la conception du journalisme de l'auteur, ainsi qu'à une critique cinglante d'une évolution de la profession considérée – par lui – comme néfaste. Mutation qui verrait les grands médias pratiquer de plus en plus une autocensure et adopter une forte complaisance vis-à-vis des autorités publiques, au nom d'un certain consensus dans la lutte contre le terrorisme, plus globalement les menaces réelles ou fantasmées sur la sécurité nationale.
- 9 Reste que tout à sa démonstration, l'essayiste élude visiblement certaines questions gênantes et refuse quasiment d'en débattre. Ainsi, la seule justification donnée à la situation actuelle de réfugié en Russie depuis bientôt deux ans de Snowden est qu'elle lui a permis d'échapper à des poursuites du gouvernement américain. Or, cette localisation n'est pas anodine. Si Greenwald a raison de critiquer ceux qui aux États-Unis voient en Snowden autre chose qu'un lanceur d'alertes⁵, la nature des contreparties éventuellement fournies par ce dernier à l'agence de renseignements russe, le FSB (qui ne passe pas pour une organisation d'amateurs...) ne peut pas ne pas être interrogée. Aussi bien durant la période d'une dizaine de jours qu'il a passés à l'aéroport de Moscou que depuis lors. Imaginer que dans la structure autoritaire et verticale caractérisant la gouvernamentalité russe, le président Poutine lui aurait accordé l'asile par pure générosité et désir de « jouer un bon tour » à la puissance américaine témoigne d'une conception pour le moins angélique tout autant des relations internationales que de la nature du pouvoir d'État en Russie. Greenwald se contente d'affirmer que les clés USB sur lesquelles son héros a stocké des données sont inviolables et ne pourraient être cassées par aucun service de renseignement. C'est pour le moins court, et cet évitement (pareillement pratiqué par Poitras dans son film, alors qu'elle interviewe Snowden longuement en Russie) nuit à la thèse défendue.
- 10 En dépit de ces quelques défauts, ce livre – passé trop inaperçu à sa sortie – mérite une sérieuse attention, notamment de la part de diverses familles du monde ONG, au-delà des organisations de défense des droits. Car, comme le note à juste titre l'auteur (p. 245), l'univers à la Big Brother qui se met progressivement et insidieusement en place et que dénonce ce lanceur d'alerte est glaçant et porteur de risques incommensurables. Dans le rôle de contre-pouvoir que certaines ONG jouent désormais, ce scandale d'écoutes massives montre que leur participation à l'établissement d'un nécessaire équilibre entre des préoccupations de sécurité nullement illégitimes en soi (l'actualité le démontre régulièrement), et la nécessaire préservation des libertés individuelles ainsi que de l'espace démocratique est aujourd'hui une nécessité urgente. À condition de le penser

hors des cadres classiques et de pratiquer une approche globalisée et contextualisée du sujet.

NOTES

1. Alors qu'Internet n'était encore qu'un programme de recherche en développement par conséquent...
 2. C'est-à-dire qu'il n'était pas employé directement par l'Agence, mais travaillait pour une grande entreprise privée sous-traitante du secteur de la défense, Booz Allen Hamilton (p. 76).
 3. Cette « héroïsation » de Snowden par Greenwald est un fil conducteur du livre.
 4. On recommande vivement le documentaire que cette cinéaste a tiré de l'aventure et de son engagement fervent, à elle aussi, en faveur de Snowden. Titré *Citizenfour*, c'est un huis-clos d'une incroyable densité qui fait entrer le spectateur dans l'intimité de ce dernier. Il est sorti en France dans les salles en mars 2015, juste quelques jours après avoir été récompensé à Hollywood par l'Oscar du meilleur documentaire.
 5. C'est-à-dire qu'ils le suspectent alternativement d'être un agent russe ou chinois ou double ou triple, ou encore un traître aux commanditaires obscurs...
-

AUTEURS

PHILIPPE RYFMAN

Professeur et chercheur associé honoraire à l'Université Paris I